Fernando Sorrentino

Supérieurs et subalternes

[Superiores y subalternos]

1. Le domaine du comptable Löwe

Sur la Diagonal Norte se trouvent des édifices nombreux et élevés. Dans les édifices, beaucoup d'entreprises. Dans les entreprises, beaucoup de bureaux.

Dans un de ces bureaux il y avait : un chef, un sous-chef et cinq employés. Le chef était le comptable Löwe ; le sous-chef, monsieur Agnello ; les employés : mademoiselle Rospo, madame Gozque et messieurs Jumento, Macska et Ophis.

Le comptable Löwe était considéré par les membres du Directoire comme un chef énergique, compétent et efficace. Par contre, monsieur Agnello, mademoiselle Rospo, et messieurs Jumento, Macska et – peut-être – Ophis le qualifiaient, suivant les nuances et les restrictions, d'incapable – assez injustement –, de mal élevé – plutôt justement – et de despote – on ne peut plus justement –.

Oui, surtout, despote. Le comptable Löwe avait quarante-deux ans, une voix de stentor, des gestes intimidants, un sourire ironique, des éclats de rire accablants et une façon de parler méprisante.

Tout ceci avait sa genèse. Le chef précédent, monsieur Cavalo, avait pris sa retraite deux ans auparavant. À cette occasion, la nomination de monsieur Agnello comme nouveau chef du bureau fut considérée par tout un chacun comme une expression de la plus élémentaire des justices. Sauf par les membres du Directoire, qui préférèrent publier dans le journal *La Nación* du dimanche un encadré, énorme, pédantesque, dans lequel ils demandaient « un cadre jeune et dynamique, capable de prendre des décisions rapides et dont il rendra compte directement en fait en présence du seul Directoire ».

Cette incantation attira une foule de cadres, certains moins jeunes que d'autres, mais chacun plus dynamique que tous les autres. Le Directoire analysa les divers degrés de

dynamisme des candidats et offrit sa confiance en même temps que le poste de chef du bureau au plus dynamique de tous : le comptable Löwe.

Pour les employés de bureau, le bureau c'est l'Univers. L'avènement du comptable Löwe éveilla de soupçonneuses suppositions, de fines exégèses, de vibrantes polémiques. La tendance qui prévalut en général fut celle de se mettre craintivement à l'abri, tous prévoyant des nouveautés néfastes. Et, immédiatement, sur de fausses bases, les employés élaborèrent des théories fantastiques : comme nous sommes un groupe très uni et comme nous constituons une grande famille (prémisse imaginaire), qu'un monsieur Ixe du Dehors n'aille pas s'imaginer qu'il va venir s'imposer (conclusion erronée), parce qu'alors nous…

Parce qu'alors nous, rien du tout ! Dès le premier instant, le comptable Löwe sut inspirer la terreur chez ses subordonnés, y compris chez monsieur Agnello et sauf – apparemment – chez monsieur Ophis : les débordements caractériels du comptable Löwe venaient se briser contre sa personnalité glacée et équilibrée.

2. L'histoire spirituelle de monsieur Agnello

Le plus humilié était, étant donnée sa fonction, monsieur Agnello.

Quel âge avait monsieur Agnello ? Quarante-neuf ans. Quel âge avait le comptable Löwe ? Quarante-deux ans.

Quelle était l'ancienneté dans l'entreprise de monsieur Agnello ? Vingt-trois ans et vingt-six jours. Et celle du comptable Löwe ? Elle n'atteignait même pas deux ans.

Combien de fois monsieur Agnello avait-il dépassé son horaire de service afin de mieux honorer son entreprise ? Innombrables. Et le comptable Löwe ? Trois. Exactement, trois. Pas deux, pas quatre, trois.

Monsieur Agnello avait tissé tout au long de ses vingt-trois ans (et vingt-six jours) de travail dans l'entreprise, une vaste et solide – du moins le croyait-il – chaîne de loyauté et de sacrifices. Et quand, après plus de deux décennies, en guise de couronnement de tous ses efforts, monsieur Agnello espérait être récompensé avec le plus que mérité poste de chef de bureau, voilà qu'apparaît ce brusque, insensible, invulnérable comptable Löwe, brandissant comme autant d'épées bien aiguisées : son titre universitaire ; ses antécédents, « à un haut niveau », dans la Compagnie X ou dans la Société Z ; et, surtout, son dynamisme. Parce que,

que diable ! quel dynamisme de fer, quel infatigable dynamisme, auréolait le comptable Löwe !

Au début, monsieur Agnello essaya de résister, de faire valoir son expérience, ses sacrifices (ah, ces sacrifices honteux qui ne lui avaient servi à rien !), sa connaissance des arcanes du papier ou des outils. Mais il n'existe pas d'arcanes dans les travaux de bureau. Indifférent à ses gloires passées, le comptable Löwe, d'un geste insolent, rejetait, comme si c'étaient des immondices, les paroles de monsieur Agnello.

Alors, monsieur Agnello s'enferma dans un silence rancunier et commença à tourner et retourner dans son esprit une idée tentatrice mais qui, en même temps, le troublait par son audace et ses imprévisibles conséquences : renfrogné et taciturne, il pensait, jour et nuit, à prendre la tête d'une rébellion contre le comptable Löwe. Il y avait six mois qu'il méditait sur cette révolution.

3. Le rêve que caressait monsieur Agnello

Hier monsieur Agnello était toujours perdu dans ses rêves de rébellion. Il imaginait un dénouement victorieux, le plus incontestable et le plus édifiant des triomphes. Il voyait le comptable Löwe, tête basse et contrit, abandonner l'Entreprise pour toujours. Il voyait monsieur le président du Directoire, un peu honteux (un peu, pas plus : il ne fallait pas exagérer, non plus), lui présenter d'humbles excuses à lui, monsieur Agnello, qui, magnanimement – afin de ne pas passer pour un mal-poli –, les acceptait, en même temps que le poste de chef du bureau. Monsieur Agnello imaginait ces scènes, et un sourire déformait un instant ses lèvres. Mais son sourire s'éteignait lorsqu'il se rappelait qu'il n'avait pas la moindre idée de comment il parviendrait à ses fins.

4. Un système de comparaisons

En fait, qu'était le sous-chef du bureau ? Pour répondre à cette question, monsieur Agnello eut recours à un système de comparaisons.

Le sous-chef avait son bureau dans l'espace commun, auprès des employés ; le chef avait son bureau dans un espace privé qu'il avait l'habitude de fermer insolemment à clef. Le bureau du sous-chef était de la même taille que celui des employés, avec pour seul avantage d'être protégé par une glace épaisse ; mais celui du chef aussi était protégé par une glace, sauf qu'elle était deux fois plus épaisse, et d'une taille bien supérieure. Le bureau du sous-chef avait un haut tiroir à gauche et une rangée verticale de trois tiroirs plus petits à droite ; le bureau du chef avait l'avantage de posséder un haut tiroir au centre et deux rangées verticales de quatre tiroirs d'une taille inférieure à droite et à gauche. Les pieds du sous-chef ne reposaient pas sur un épais tapis ; les pieds du chef par contre reposaient sur un épais tapis. Le sous-chef avait un téléphone sur son bureau ; le chef avait trois téléphones, un interphone, un sous-main en cuir avec des décorations et un encrier en bronze qui représentait un lion furieux. Sous la glace du bureau du sous-chef il y avait une photo où souriaient, dans un lieu champêtre, monsieur Agnello et son épouse ; sous la glace du bureau du chef, il y avait une photo où souriaient, dans le bureau directorial, messieurs les membres du Directoire et le comptable Löwe. Le chef de bureau disposait d'une vaste fenêtre par laquelle il pouvait contempler, enviable panorama, la Diagonal Norte et, au fond, la Plaza de Mayo, et plus loin encore, le fleuve et les bateaux ancrés dans le port. Le sous-chef de bureau ne disposait d'aucune fenêtre mais il pouvait contempler les visages de ses cinq employés.

5. Monsieur Agnello analyse ses forces

Les cinq employés. Cinq soldats pour sa cause ?

Madame Gozque, pour commencer. Il ne pouvait compter sur elle pour rien. Elle était peureuse et craintive comme petit chien de compagnie : une malheureuse, une personne limitée. À l'instant même, si monsieur Agnello l'avait voulu, il aurait pu la surprendre en train de lire en cachette une revue de romans-photos. Mais il n'allait pas le faire. Du temps de monsieur Cavalo, il l'aurait fait. Maintenant non : que le fameux comptable Löwe se débrouille tout seul. Non, il n'allait pas être, lui, monsieur Agnello l'espion ni le sbire à la botte du comptable Löwe… Mais ce qui était sûr, c'était qu'il ne pouvait compter pour rien sur madame Gozque. Pour rien.

Jumento. Un autre imbécile. Esclave des courses de chevaux. Un âne qui ne lisait que *La Fija* et la rubrique hippique du journal. Un être obtus sans aucune ouverture sur le monde.

Il n'était au courant ni des découvertes scientifiques ni des alternatives de la Seconde Guerre Mondiale, que monsieur Agnello étudiait mensuellement dans les *Sélections du Reader's Digest*. Il ne pourrait même pas lui parler de rébellion. Il allait rire comme un idiot, avec ses braiments tonitruants, sans comprendre un seul mot. De surcroît, il y avait un autre détail : monsieur Agnello n'aimait absolument pas adresser la parole à ce myope de Jumento. Il ne supportait pas la vue de ces deux petits yeux qui, derrière de grosses lunettes, paraissaient le regarder depuis le fond d'un remous.

Et Macska ? N'y pensons même pas ! Monsieur Agnello était hyper-sensible en ce qui concernait les yeux des autres, et les yeux de monsieur Macska provoquaient en lui quelque chose qui ressemblait à un frisson. Ils étaient bleus et obliques comme ceux d'un chat siamois. En fait, tout monsieur Macska était une espèce d'oriental transporté en occident. Retors, énigmatique, taciturne, monsieur Agnello ne savait que diable penser de monsieur Macska et de ses manières félines. Dans le doute, il préféra l'écarter.

Restaient mademoiselle Rospo et monsieur Ophis.

6. Annihilation de mademoiselle Rospo

Mademoiselle Rospo était de petite taille, elle avait un corps trapu, une grosse tête, une peau verruqueuse, des lèvres plissées comme un chignon, un nez comme si elle sentait une mauvaise odeur, vingt-neuf ans et toutes ses chances de rester vieille fille. Ses panégyristes qualifiaient son caractère de fort, ses détracteurs, d'hystérique. Précisément…

Précisément, la haine que, comme une fleur bien-aimée, mademoiselle Rospo cultivait à l'encontre du comptable Löwe se trouvait, en cet instant, exacerbée et entretenue par un incident survenu environ deux heures plus tôt. Voici comment les choses se passèrent :

Le comptable Löwe passa la tête par la porte de son bureau et, sans regarder personne – comme s'il s'adressait à une foule dont il lui aurait été impossible de distinguer les individus –, il cria *Mademoiselle Rospo* !, et il referma sa porte d'un coup coléreux. Les lèvres de mademoiselle Rospo se froncèrent encore plus et ses verrues semblèrent exsuder un liquide né de l'angoisse. Elle jeta un regard autour d'elle, comme disant *Voyez comme il me traite mal*, et elle entra dans le bureau du comptable Löwe. Puis on entendit la voix de stentor du comptable, mais on n'entendit pas ce qu'il disait. C'était un rugissement diffus et sourd qui

faisait trembler les murs et les vitres sans transmettre un message précis : ce fut en vain que monsieur Agnello et les quatre employés tendirent l'oreille. Le tremblement de terre était interrompu de loin en loin par les petits cris aigus de mademoiselle Rospo. Mais il continuait à croître, à se multiplier dans ses propres échos, à envahir jusqu'au dernier recoin du bureau, à rebondir contre les meubles, sur les machines, dans les oreilles des employés, et devenant tout-à-coup intelligible : *C'est moi qui le dis et ça suffit !* Un instant plus tard, mademoiselle Rospo abandonnait – vaincue, rouge, défaite, ses yeux globuleux emplis de larmes – le bureau du comptable Löwe. Elle prit son sac à main comme si elle s'accrochait à une bouée de sauvetage, et elle se réfugia dans les toilettes des dames. Puis elle ressortit, le visage lavé, les yeux rougis et les lèvres plus froncées que jamais.

7. La sentence de monsieur Ophis

Il régnait un silence complet. Ce fut alors que monsieur Ophis laissa tomber, avec sa modulation précise et tranchante, les deux mots qui traduisaient exactement l'avis général : *Maudit profiteur !* Monsieur Agnello fit comme s'il ne l'avait pas entendu et, en même temps, remarqua que madame Gozque – qui était en froid avec mademoiselle Rospo à propos du droit, encore en débat, d'utiliser la machine à écrire la plus moderne – semblait légèrement heureuse. Qui sait si ensuite elle ne « porterait pas à la connaissance » du comptable Löwe que monsieur Ophis avait dit telle et telle chose… et que monsieur Agnello avait gardé un silence approbateur ou, tout au moins, indifférent… Ne conviendrait-il pas, ne serait-ce que pour sauver les apparences, de reprendre sévèrement monsieur Ophis, de telle sorte que madame Gozque – de telle sorte que le comptable Löwe – constate que, en effet, monsieur Agnello ne tolérait pas que… ? Maintenant que monsieur Agnello y réfléchissait sérieusement, plongeant sa main droite dans son abondante et blanche chevelure frisée, le comptable Löwe ne traitait pas madame Gozque aussi mal que mademoiselle Rospo, par exemple. Et cela bien que madame Gozque soit l'employée la plus maladroite et la plus étourdie du bureau. Il n'était pas impossible qu'elle soit une espionne, une espèce d'agent secret au service du comptable Löwe, placée comme un coin au beau milieu des troupes de monsieur Agnello.

Maudit profiteur, avait dit monsieur Ophis, comme s'il pensait à haute voix, et il avait continué son travail sans se distraire. *En voilà un qui n'accorde aucune importance à*

absolument rien, pensa monsieur Agnello, voulant dire ainsi, au sens strict, que monsieur Ophis n'accordait aucune importance au comptable Löwe. En effet, avec une indifférence olympique, avec dignité, avec des silences, avec irresponsabilité (avec irresponsabilité surtout : monsieur Ophis avait vingt-trois ans, et il était célibataire), monsieur Ophis avait l'habitude d'opposer un barrage énergique et glacé aux éclats débordants du tumultueux comptable Löwe.

8. Le feu et la glace

En réalité – et même si cela pouvait paraître incroyable, étant donnée la place que chacun d'eux occupait dans l'entreprise –, il existait chez monsieur Ophis une supériorité réelle sur le comptable Löwe.

Avant tout, une supériorité de type physique, observable au premier coup d'œil. Le comptable Löwe arborait – c'est le mot exact – un apparence chaotique, comme si les éléments voulaient en fuir le noyau : des cheveux longs, blonds et en désordre, toujours en ébullition ; une tête énorme ; des moustaches inquiètes ; une veste déboutonnée ; une cravate flottante ; des ongles longs.

Par contre, monsieur Ophis – des cheveux courts, noirs et gominés ; un visage blanc (peut-être pâle), soigneusement rasé ; un menton triangulaire ; une veste ajustée ; une chemise impeccable ; une cravate immobilisée – il était strict et concentré : chez lui tout se trouvait à sa place exacte. Et ses mots… C'était sa meilleure arme : ses mots sortaient lentement, précis, tranchants comme des dagues. Monsieur Agnello jugeait maintenant comme étant un talent ce qu'auparavant il avait qualifié de langue de vipère.

(Parce que, bien sûr, il valait mieux maintenant oublier certaines répliques caustiques que monsieur Ophis avait adressées à monsieur Agnello, lequel pouvait faire état dans l'entreprise d'une ancienneté de vingt-trois ans et vingt-six jours, et lequel, par conséquent, se trouvait déjà dans l'entreprise quand monsieur Ophis n'était encore qu'un bébé… Mais, enfin, il n'était plus question maintenant de se laisser entraîner par des détails mesquins. Il fallait faire preuve d'un esprit large, et monsieur Ophis était l'homme tout indiqué pour militer dans la rébellion, sous les ordres – cela va sans dire – de monsieur Agnello.)

9. Puissances et servitudes

– Monsieur Ophis – lui dit-il une fois dans la rue –. Ne vous semble-t-il pas que les insolences du comptable Löwe dépassent les limites ?

Monsieur Ophis pensait que, en effet, c'était le cas.

– Avez-vous vu cette énormité, ce qui est arrivé avec mademoiselle Rospo ?

Monsieur Ophis l'avait vu, en effet.

– Que diriez-vous de m'accompagner jusque chez moi pour prendre un café et penser à ce que nous pourrions faire pour mettre fin à tout ceci ?

Monsieur Ophis était d'accord.

– Avez-vous une voiture, monsieur Ophis ?

– Non.

– Alors, permettez-moi de vous prendre dans la mienne – monsieur Agnello se sentait un peu mal à l'aise à cause de la réserve de monsieur Ophis ; pour amener une réponse, il ajouta – : C'est cette voiture grise. Qu'en dites-vous ?

– Je ne sais pas : je ne connais rien aux automobiles.

Une fois dans la voiture, monsieur Agnello eut l'intention de ne pas ouvrir la bouche tant que monsieur Ophis ne parlerait pas. Deux rues plus loin il lui dit :

– Ce qui est en train d'arriver est une véritable honte. Nous devons en finir avec cet état de choses une bonne fois pour toutes.

– Une véritable honte – concéda monsieur Ophis.

– Moi – poursuivit monsieur Agnello, revenant à la vie –, un homme comptant vingt-trois ans et vingt-six jours dans l'entreprise, je n'ai aucune raison de tolérer les caprices de ce monsieur.

– Moi, il n'y a que deux ans que je suis dans l'entreprise, mais j'en ai également marre.

– Avez-vous connu monsieur Cavalo ?

– Deux ou trois mois.

– Quelle différence ! – s’exclama monsieur Agnello –. Monsieur Cavalo était un gentilhomme, un vrai gentilhomme. N’est-ce pas ?

– Je ne sais pas.

– Eh, vous n’allez tout de même pas comparer monsieur Cavalo, qui était un vrai gentilhomme, avec cet énergumène de comptable Löwe.

– Je ne sais pas – répéta monsieur Ophis, et il ajouta, comme pour lui-même – : Je les méprise tous autant.

Bien que le sens profond de cette phrase lui ait échappé et, bien sûr, il n’était pas d’accord avec cette façon de penser, l’incontinence verbale de monsieur Ophis redonna du courage à monsieur Agnello :

– Cela fait deux mois et quatorze jours que je ne lui adresse pas la parole. Oui, non, bonjour, bonsoir, très bien, compris, mais rien de plus. S’il me pose une question, je lui réponds. Sinon, je ne lui parle pas.

– Moi, je ne lui souris jamais. Vous en êtes-vous rendu compte ? – dit monsieur Ophis.

– Non – s’étonna monsieur Agnello.

– Vous êtes bien peu observateur. Après ne vous plaignez pas.

Monsieur Agnello resta perplexe quelques instants :

– Comment ? – dit-il en clignant des yeux.

– Je dis que vous êtes bien peu observateur. Après ne vous plaignez pas. Et essayez d’être plus attentif quand je vous parle, je n’aime pas répéter les choses sans arrêt.

L’esprit de monsieur Agnello était encore en train de retourner les phrases précédentes :

– Pardon. Après il ne faudra pas que je me plaigne de quoi ?

– De ce que le comptable Löwe soit nommé chef. C’est un personnage détestable, mais c’est un sujet intelligent. Remarquez que rien ne lui échappe. Vous, par contre, dans votre genre, vous êtes plus ou moins un brave type. Mais à moitié endormi…, un individu un peu limité…

Monsieur Agnello ressentit une espèce de vertige. Cherchant un autre sujet de conversation, il dit :

– Le visage de cette pauvre mademoiselle Rospo, congestionné par la peine, est resté gravé dans ma mémoire.

– Par la peine, non – rectifia monsieur Ophis – Quelle peine pouvait-elle éprouver ? C'est l'indignation qui la congestionnait.

Monsieur Agnello laissa échapper un bref *peuh*.

– Une femme furieuse est une bonne alliée – ajouta monsieur Ophis –. Ne pensez-vous pas, monsieur Agnello, que nous devrions la prendre en compte ?

Monsieur Agnello pensait exactement la même chose. Mais il dit :

– Je ne crois pas. Elle ne nous serait d'aucune utilité… Connaissez-vous son adresse ?

– Oui, mais maintenant je ne crois pas que mademoiselle Rospo nous soit utile.

– Moi, par contre, il me semble qu'elle nous sera utile – dit monsieur Agnello –. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'une femme furieuse peut être une bonne alliée.

– Comment ne pourrais-je pas l'imaginer, si c'est ce que je viens de vous dire il y a à peine une seconde ?

– Je vis à Belgrano, à l'angle des rues Arcos y Mendoza – monsieur Agnello fit semblant de ne pas avoir entendu –. J'ai cru comprendre que mademoiselle Rospo vit non loin d'ici. Avez-vous noté son adresse exacte ?

– Je n'ai pas besoin de rien noter. Ma mémoire est infaillible. Lacroze 2983.

La colère était en train de l'emporter sur monsieur Agnello.

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ? Maintenant nous allons devoir faire demi-tour. Quelle adresse avez-vous dite ?

– Vous l'avez déjà oubliée ? Comme vous avez peu de mémoire. Lacroze 2983. Lacroze s'écrit avec un z. Je vous le dit parce que je sais que, bien souvent, votre orthographe dérape à faire peur.

– Vous êtes un insolent. N'oubliez pas avec qui vous êtes en train de parler.

– Excusez-moi, monsieur Agnello, je n'avais pas l'intention de vous offenser.

Monsieur Agnello se sentit pousser des ailes :

– Je ne permets de telles choses à personne, même pas au comptable Löwe. Et encore moins à un morveux comme vous.

– Maintenant, c’est vous qui êtes offensant – fit remarquer monsieur Ophis.

– Vous avez raison. Nous sommes nerveux à cause de cette crapule de Löwe, et nous ne savons pas ce que nous disons.

– C’est *vous* qui ne devez pas savoir ce que vous dites – précisa monsieur Ophis –. Moi oui.

Monsieur Agnello arrêta sa voiture.

– Descendez immédiatement – ordonna-t-il –. Je ne veux plus rien avoir en commun avec vous, vous êtes un morveux pédant et insolent.

Monsieur Ophis regarda à l’extérieur :

– Vous allez me laisser ici, monsieur Agnello ? Si loin de chez moi et par ce froid ? Je vais devoir entrer dans ce café et, pour m’occuper, je vais rédiger une intéressante petite note destinée au comptable Löwe.

– Où vivez-vous, monsieur Ophis ?

– À Adrogué.

– Ah, mais c’est tout près. Après tout, ce ne sont que trente-cinq kilomètres. Puis-je vous raccompagner un bout de chemin, monsieur Ophis ?

– Oui, mais dépêche-toi, ma soupe est en train de refroidir. As-tu une cigarette ?

– Servez-vous donc, monsieur Ophis.

[3592 mots]

[Traduit de l’espagnol par Michel Casana]
[De *En defensa propia*, Buenos Aires, Editorial de Belgrano, 1982.]